

*Penser « diaconie », décloisonner la solidarité*

Intervention dans le cadre du CCSC (comité chrétien de solidarité avec les chômeurs)  
(plan, texte complet ci-dessous)

1- Qu'est-ce qui fait que la solidarité reste souvent dans les sous-sols de l'Eglise ?

2- Est-ce que la notion de « diaconie » peut aider à remettre la solidarité un peu plus au cœur de l'Eglise ?

3- Une vision trop large de la « diaconie » ?

4 - Quelle mise en œuvre possible ?

\*

Texte de l'intervention :

*Penser « diaconie », décloisonner la solidarité*

1- Qu'est-ce qui fait que la solidarité reste souvent dans les sous-sols de l'Eglise ?

Plusieurs raisons peuvent être invoquées :

1<sup>ère</sup> raison : l'Eglise perd des forces (diminution du nombre de ses permanents, et de ceux qui sont prêts à lui donner du temps) ; plus largement, nous nous sentons en situation difficile, marginalisés dans la société et la culture actuelle.

- ⇒ le réflexe dans un cas pareil, c'est de resserrer les rangs et de se recentrer sur ce qui forme le « cœur du métier » ; pour une paroisse, ce sera la transmission de la foi, et la célébration (prière, liturgie).
- ⇒ Il apparaît alors que la solidarité (ou la charité), ne fait pas partie du « cœur de métier » de l'Eglise. De fait, depuis des siècles, nous nous sommes habitués à le sous-traiter à des organismes spécialisés (congrégations religieuses, puis aujourd'hui, institutions telles que le Secours Catholique, etc.). Sous-traité, ça veut dire, que l'on veille à ce que ça soit fait, mais que l'on n'est pas affecté par le processus lui-même.
- ⇒ Prendre conscience de cela, car cela forme le fond de tableau actuel de la vie de l'Eglise. Fond de tableau dominé par l'angoisse. La question (c'est une question spirituelle aussi) : allons-nous nous laisser dominer par cette angoisse au point de lui obéir ? Ou bien allons-nous pouvons prendre de la liberté par rapport à cela ?

2<sup>e</sup> raison :

Une 2<sup>ème</sup> raison tient à la sécularisation progressive de la société qui tend à confiner le religieux dans la sphère du privé. L'engagement de l'Eglise dans l'espace public est peu encouragé – ce qui peut conduire à une séparation entre l'engagement social et la foi.

Par ailleurs, l'Etat a progressivement repris à sa charge - et c'est heureux - de nombreuses œuvres d'assistance sociale initialement tenues par des institutions chrétiennes ou congrégations

religieuses. Du côté de l'Eglise, on pourrait considérer que le relais a été pris, et que nous sommes déchargés, en quelque sorte, de cette tâche.

Pourtant, quand on y regarde de près, on s'aperçoit que les chrétiens n'ont pas cessé de continuer à innover, alors même que les Etats prenaient en charge les formes plus traditionnelles de solidarité (santé, éducation, pauvretés). Quelques exemples :

- les patronages, et ensuite, les mouvements de jeunes (scoutisme, éducation populaire comme la JOC) ; souci d'un accès à la culture, au sport, aux loisirs, souci d'une formation au vivre ensemble, d'une formation à la citoyenneté.
- Proposer un autre regard ; par ex. Joseph Wresinski, un autre regard sur la très grande pauvreté ; Jean Vannier, sur la personne handicapée
- Recherche d'autres manières de faire ; par ex. Martin Luther King, manière non-violente de vivre les conflits sociaux ;
- Recherches par rapport à des questions nouvelles : accompagnement des personnes en fin de vie ; quoi faire par rapport à des formes de malaise des jeunes (Jean Marie Petitclerc) ;
- Participation aux recherches sur la paix (réconciliation franco-allemande après la 2<sup>e</sup> guerre ; sur le respect des droits de l'homme (Amnesty, Acat) ; développement de la solidarité nord-sud dans les années 60-70 ; développement de l'humanitaire dans les années 80-90 ; naissance des forum sociaux mondiaux, plus récemment.

⇔ Bref, la sécularisation, pour les Eglises, pourrait fonctionner comme un aiguillon qui invite à visiter des questions nouvelles.

Cela dit, il reste que ce n'est pas facile pour des chrétiens, d'envisager que l'Eglise se mouille dans l'espace public (surtout en France). Cela demande d'être bien au clair sur ce qui nous motive : non pas dans une logique de puissance, mais dans une logique de présence sans arrière pensée, de service.

### 3<sup>e</sup> raison

C'est tout simple, c'est que les pauvres, ça n'attire pas tellement. Ça fait peur. De même que les malades, les handicapés, tous ceux qui portent sur eux quelque chose que nous lisons comme un manque. Ça nous renvoie aussitôt à nos propres manques, que nous cherchons à nous masquer à nous-mêmes.

A leur contact, nous sommes vraiment mis à l'épreuve : se trouve posée la question,

qu'est-ce que c'est, pour toi vivre ?

Qu'est-ce que tu vises finalement ?

La réussite ?

La reconnaissance ?

La possibilité de pouvoir exprimer quelque chose de toi ?

Avoir une fécondité ?

Tout cela n'est pas à jeter aux orties (ça nous habite, ça nous travaille, autant le reconnaître) ; mais est-ce que nous allons vivre ce genre de quête dans le déni de ce qui en nous, mériterait de ne pas exister (pensons-nous) ?

Les pauvres ravivent des souffrances, des peurs, des blessures ; mais en même temps, ils ne sont pas que manque ; c'est un effet de notre imaginaire que de les faire équivaloir strictement à ce qui nous fait peur. Dès lors qu'une simple rencontre a lieu, on s'aperçoit que nos peurs sont un écran de fumée. Et alors, lorsqu'on a fait avec eux l'expérience de la joie de la rencontre, on reçoit une bonne nouvelle : la vie, la vraie vie, celle qui porte la joie, est possible même malgré tout ce que je crois qui me manque.

En même temps, il faut reconnaître que les personnes blessées sont loin d'être faciles à vivre. Souvent, pour qu'une relation dure, ça demandera de notre part une décision. Une vraie décision : je décide de maintenir le lien avec cette personne, bien qu'elle ne me donne pas beaucoup de signes d'affection. Et je le décide, pour elle (pas pour combler les manques que je lui trouve, mais pour elle, pour ce qu'elle est). C'est la position de celui qui est là et qui attend, qui est prêt. Cette

attitude, en fait, dans notre mémoire chrétienne, nous la devons à la manière dont notre Dieu s'est engagé vis-à-vis de l'humanité : son alliance est sans repentir, elle est sans condition préalable ; elle est prête à sans cesse se proposer à nouveau.

#### 4<sup>e</sup> raison

Nous n'avons sans doute pas vraiment la théologie de nos expériences. Quand on écoute des personnes qui ont vécu des engagements forts, on est surpris de l'expérience spirituelle que cela a représenté pour eux. Leur engagement n'est pas une conséquence de leur foi, comme si c'était quelque chose de second par rapport à une source qui se situerait par exemple dans l'intériorité de la prière, de la participation à la liturgie ou bien dans la médiation de la Bible. Non, quand on les écoute, on découvre à quel point leurs combats sont des expériences spirituelles. Qui ont permis notamment une simplification (voir le point précédent) : accepter d'être tel que l'on est, et qu'il y a de quoi se réjouir en plénitude avec cela, il y a dans mon expérience présente de quoi vivre le heureux des béatitudes.

Ce qui est vrai pour une personne l'est aussi pour une communauté chrétienne : les liens tissés avec les plus fragiles invitent une communauté à se simplifier, à plus de vérité dans les relations. Pour elle, c'est un petit passage par la Pâque du Christ, dans lequel on se rend compte de ce dont on a vraiment besoin pour vivre et de tout ce qui encombre. C'est pour cela que l'on peut dire qu'une histoire partagée avec les petits et les pauvres a une dimension sacramentelle. Il s'agit d'un rendez-vous avec le Christ, et cela, aussi bien à l'échelle d'une personne que d'une communauté.

## 2- Est-ce que la notion de « diaconie » peut aider à remettre la solidarité un peu plus au cœur de l'Eglise ?

En préalable, une précision : évidemment, il ne s'agit pas de remplacer le mot de « solidarité » par celui de « diaconie ». Ne serait-ce que parce que le mot de diaconie est incompréhensible pour 90 % des chrétiens pratiquants, et 99,9 % des français.

Et puis, l'idée de changer de mots parce que certains s'usent en fait ne fait pas avancer les choses. Au contraire, ça conduit à plus de désarroi, parce qu'on a l'impression d'avoir essayé de faire quelque chose, tout en se rendant compte que rien ne change.

De l'emploi du terme de diaconie, il ne faut donc pas trop attendre. Et surtout pas que l'utilisation de ce mot un peu nouveau, provoque, à elle seule, les changements attendus. Non, mais en revanche nous pouvons, je crois, à l'occasion de la redécouverte de ce terme, prendre davantage conscience de ce à quoi l'Eglise est appelée, en matière de solidarité.

Alors qu'est-ce que ça veut dire « diaconie » ? Traditionnellement – comme dans l'encyclique de Benoît XVI, *Deus caritas est*, on désigne par diaconie « le service de l'amour du prochain exercé de manière communautaire et ordonné » (§ 21) « avec la formation de ce groupe des sept, la “diakonia” – le service de l'amour du prochain exercé d'une manière communautaire et ordonnée – était désormais instaurée dans la structure fondamentale de l'Eglise elle-même ».

Autrement dit : la diaconie, c'est l'ensemble des œuvres de charité et de solidarité, qui sont prises en charge par la communauté.

C'est le sens courant que l'on donne à la « diaconie ». Cela dit, si l'on suit notamment le travail de l'exégète australien John N. Collins, on voit que diakonia dans le Nouveau Testament a un sens beaucoup plus large que cela. C'est en fait à la fois

la mission du Christ

la mission des apôtres,

le type de relation que les disciples sont invités à vivre entre eux et vis-à-vis de tous leurs frères,

les liens entre les communautés chrétiennes.

A partir de tout cela, je pense que l'on peut définir la diaconie comme le travail d'évangélisation du champ relationnel des chrétiens et des communautés chrétienne.

⇔ Le terme de *diakonia* ne désigne donc pas uniquement les engagements caritatifs ou les gestes de solidarité. C'est toute la dimension relationnelle de la vie ecclésiale, *ad intra* et *ad extra* qui est appelée à devenir diaconie, liens pétris par l'amour de Dieu.

⇔ la diaconie = ce travail par lequel tout notre champ relationnel est évangélisé.  
= l'évangélisation de toute notre vie relationnelle.

A partir de là, on peut mettre en lumière un certain nombre de traits qui caractérisent la diaconie de l'Eglise :

- La diaconie est **coextensive à la vie de l'Eglise** ; Il n'y a rien dans l'Eglise qui puisse se sentir exonéré de diaconie.
- Elle concerne :
  - o aussi bien les relations internes à l'Eglise (entre chrétiens)
  - o que les relations à tous ceux que nous côtoyons.
- Quand on parle diaconie, cela signale qu'il y a pour les chrétiens, **un rendez-vous avec le Christ**, un appel à se mettre dans les pas du Seigneur ; à vivre à nouveau avec lui, quelque chose de sa manière d'être.

Nous savons que c'est largement au-delà de nos possibilités. C'est pourquoi celui qui veut s'engager dans cette voie est obligé de faire appel sans cesse au Seigneur pour l'appeler au secours : sans cesse, il se reconnaît bien en deçà de l'appel qu'il a entendu.

Mais ces appels au secours tissent des relations de grande proximité avec Dieu. Peu à peu, il laisse l'Esprit Saint lui inspirer « la parole qui convient quand il se trouve en face de frères seuls et désemparés », comme on le dit dans la prière eucharistique pour les rassemblements.

Et là dedans, ce qui se joue pour le chrétien, c'est une grande proximité au Christ ; une manière d'être qui est accordée à celle du Christ, qui est imprégnée de la sienne.]]

Cette proximité avec le Christ, dont les traits pour nous s'affirment à mesure que nous nous engageons sur les chemins de la solidarité, c'est elle qui devient le moteur principal de notre action. Elle, et non pas d'abord quelque chose qui serait de l'ordre de la morale ou d'un devoir politique (une forme ou une autre d'éthique). Certes l'éthique est très importante et l'on ne peut se passer d'elle pour agir. Mais pour un chrétien, le ressort ultime de son engagement n'est pas d'abord d'ordre éthique : il s'agit d'abord d'un chemin fait avec le Christ, d'un rendez-vous avec le Christ. Ce ressort est d'ordre spirituel, on pourrait même dire sacramentel.

L'emploi du mot diaconie permet de faire bien ressortir cela.

- Parler d'Eglise diaconale – expression qui devrait sonner à nos oreilles comme un pléonasma – c'est redire qu'elle est appelée, dans le jeu de toutes les relations qui la constituent, à se laisser évangéliser, et qu'ainsi, **elle porte l'Evangile** non pas comme un objet qui lui demeure étranger, mais dans sa chair, **dans sa consistance sociale**.

Encore une fois : parler ainsi de diaconie ne revient pas à évacuer la notion de solidarité. Il convient de garder le terme de solidarité, qui est une des manières de répondre à notre vocation diaconale.

### 3- Une vision trop large de la « diaconie » ?

Faire droit à une objection importante.

J'ai dit que la diaconie est coextensive à l'Eglise, et qu'elle concerne toute la vie relationnelle de tous les chrétiens. On peut répondre : si la diaconie est partout, si tout peut être touché par elle, c'est le meilleur moyen pour qu'elle ne soit nulle part. Et donc, que l'Eglise ne s'en soucie guère.

Objection importante.

A cela, on peut répondre que si la diaconie est coextensive à la vie de l'Eglise, elle invite pourtant à un certain nombre de rendez-vous privilégiés.

Je distinguerais 4 rendez-vous (on peut en trouver plus) : les petits (enfants, adolescents), les pauvres, l'étranger, l'ennemi (on pourrait ajouter les malades, ou bien les compter avec les pauvres). (4 ou 5, figures, ne pas se polariser sur les chiffres).

Pourquoi cette liste ?

Tout d'abord parce que ces figures remplissent les pages des évangiles. On dirait que Jésus passe le plus clair de son temps avec les personnes qui relèvent de ces 4 catégories.

Ces 4 figures, ont en commun de ne pouvoir entrer immédiatement dans un échange donnant-donnant :

- l'enfant n'a pas encore les capacités à redonner sur le même mode que ce qu'on lui apporte.
- Le pauvre n'a pas les moyens de rendre, du moins en termes d'équivalence calculée (je peux recevoir énormément de lui, bien entendu, mais pas sur le mode du commerce, du calcul des intérêts réciproques).
- L'étranger ne fait pas partie de mon monde, et ignore largement le système de calcul que l'on emploie ici ; tant qu'il ne le maîtrise pas, on ne peut pas entrer en commerce avec lui.
- L'ennemi : ce n'est pas qu'il ne peut pas me rendre, c'est qu'il ne veut pas (sauf les coups : pour cela il sait bien calculer).

Ces rendez-vous mettent à l'épreuve notre désir de sortir des échanges calculés, c'est-à-dire de se rapporter à l'autre non en fonction de ce qu'il peut me redonner d'intéressant en retour, mais parce que c'est lui.

Autrement dit, ils représentent une pierre de touche pour des relations désintéressées, des relations guidées par le souci de l'autre, des liens.

Ils sont une manière de donner visage concret aux appels évangéliques à aimer.

⇔ si la diaconie est coextensive à la vie relationnelle des chrétiens ; elle ouvre cependant à un certain nombre de rendez-vous.

Parmi ceux-ci, le rendez-vous avec le pauvre (et aussi avec l'ennemi) sont les plus radicaux.

- diaconie de la solidarité
- diaconie de la paix

Ces rendez-vous, ce ne sont pas seulement des contacts furtifs.

Sont appelés à prendre consistance : la visée : ce serait que les pauvres, l'étranger, l'enfant, et même l'ennemi puisse avoir une place dans l'histoire de la communauté. C'est-à-dire que la communauté prenne peu à peu ce réflexe de se dire : mais où sont les enfants dans notre histoire, où sont les pauvres, où est l'étranger, où est l'ennemi ? Nous ne pouvons pas continuer notre chemin sans eux, ce n'est pas possible. Tant qu'ils nous manquent, c'est le Christ qui nous manque.

Dans le passage de l'Evangile qui raconte la guérison de l'aveugle qui mendiait près de la ville de Jéricho (dans l'évangile de Marc il s'appelle Bartimée), on signale – et c'est un trait commun aux trois évangiles synoptiques, Matt, Mc et Luc – que Jésus s'arrête. C'est la seule fois, dans ces trois évangiles que l'on voit Jésus s'arrêter ainsi. Tout se passe comme si Jésus ne pouvait plus avancer tant que cet homme qui est au bord du chemin est rabroué. Eh bien, de la même manière, une communauté chrétienne s'arrête lorsqu'elle a perdu le contact avec les petits et les pauvres.

#### **4 - Quelle mise en œuvre possible ?**

Parler diaconie permet de faire comprendre plus aisément pourquoi tous les chrétiens, et toute l'Eglise sont appelés à s'engager sur le chemin de la solidarité : c'est tout simplement parce qu'ils ont rendez-vous avec le Christ.

Ils ont rendez-vous avec le Christ en lisant les Ecritures,  
en célébrant les sacrements  
en ne se détournant pas de leurs frères et sœurs, notamment  
des plus fragiles.

Si l'un de ces trois piliers manque, l'Eglise boîtie.

Ce n'est pas moi qui dit cela, c'est Benoît XVI : « L'Eglise ne peut pas négliger le service de la charité, de même qu'elle ne peut négliger les Sacrements ni la Parole ».

Au contraire, lorsque les communautés Chrétiennes honorent ces trois rendez-vous, elles progressent dans l'amitié avec leur Seigneur. Elles rayonnent de sa bonté et de son amour.

Cela dit, aider les Chrétiens à prendre conscience qu'ils ont tous une vocation diaconale à honorer, c'est inviter l'Eglise à une petite révolution culturelle. Parce que, au fil des siècles,

- on s'est bien accommodé de la spécialisation (qui permet à tous les autres de se sentir quitte)
- on n'a pas beaucoup prêté attention à la solidarité à l'intérieur de la communauté non plus (il y avait déjà des solidarités communautaires, et la communauté chrétienne n'a pas voulu se présenter comme une contre communauté, à juste titre ; mais du coup, on a négligé les liens communautaires).

Donc : ne pas s'imaginer que la question va se régler par décret, ni en quelques années. C'est l'affaire de plusieurs décennies.

Quand est-ce qu'on pourra dire qu'on est vraiment bien engagé sur ce chemin ?

- Quand les communautés chrétiennes (paroisses, mouvements, aumôneries) trouveront naturel que leur histoire soit tissée à celle des plus démunis ;
- Quand les pauvres et ceux que l'on oublie facilement se sentiront chez eux dans l'Eglise, dans les communautés chrétiennes ;
- Quand nous les chrétiens et les communautés serons profondément renouvelés dans notre manière de voir notre environnement, notre monde, au point de désirer ardemment nous y engager pour y retrouver le Christ.

NB : bien entendu, cela ne veut pas dire du tout que tous les chrétiens doivent faire la même chose, qu'ils devraient tous s'engager dans le champ social ; non ; car tous n'ont pas forcément ce charisme ; mais en revanche, tous ont quelque chose à apprendre des petits, des pauvres, des malades, des étrangers, etc.

Alors : la Q : comment tous les membres de la communauté pourront être touchés, d'une manière ou d'une autre, par ce que certains vivent comme engagements dans la cité ?

Vous voyez, c'est en fait une visée extrêmement ambitieuse.

Ça pourrait en fait modifier pas mal de choses dans notre Eglise : si l'on se met à voir les choses à partir du point de vue des plus fragiles, ça pourrait nous pousser à beaucoup de changements ; par ex. qu'est-ce qu'il en est de l'accueil ?

Si l'on est heureux d'accueillir quelqu'un par ex. qui ne sait pas lire, ou qui, dans ses manières de parler, fait un peu peur ; eh bien, cela pourrait avoir aussi des conséquences bénéfiques sur la manière d'accueillir toute personne.

Mais ça ne fait pas de mal d'avoir de temps en temps des visées très ambitieuses :

ça réveille des désirs et des espérances endormies en nous,  
et dans les communautés chrétiennes, et je crois que ça peut susciter des vocations.

Nous sommes d'ailleurs en fait en chemin ; ce chemin a commencé avec la redécouverte, au cours du XXe siècle, de l'importance de la communauté chrétienne, et de sa présence à son quartier, sa ville, son village.

Et aussi, nous avons été sensibilisés à porter un autre regard sur ceux qui d'habitude ne comptent pas beaucoup (grâce à des personnes comme Joseph Wrésinski, Paolo Freire, Don Elder Camara, Mgr Romero, etc.).

Au XXe siècle : une découverte des capacités auparavant pas remarquées de ceux que l'on juge facilement incapables ; de même qu'une prise de conscience que la pauvreté et la misère ne sont pas inéluctables, mais qu'elles résultent en grande partie de situations d'injustice.

Etienne Grieu sj  
Facultés Jésuites de Paris (Centre Sèvres)